

Directeurs-Gérants :

F. DE RODAYS A. PÉRIER  
Rédacteur en chef. Administrateur

Secrétaire de la Rédaction :

Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE 102.46 Rédaction  
102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION  
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
28, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	37	75
Union Postale.	21	40	83

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Le Hanneton

Peut-être n'avez-vous pas oublié l'aventure très parisienne dont une actrice de l'Ambigu, Mlle Régine Martial, fut, il y a quelques temps, l'héroïne. Cette jeune personne avait eu, avec une de ses camarades, une rivalité d'amour. Elle en avait beaucoup de dépit, mais n'en avait rien fait, et son attitude à l'égard de son amie ne changea pas. Il sembla même qu'elle redoublait de prévenances vis-à-vis d'elle, et un jour que l'amie se plaignait d'une migraine, elle lui offrit des cachets qui devaient la guérir instantanément.

Merveilleux instinct des femmes ! L'autre se méfia. Elle accepta les cachets, mais se garda bien de s'en servir. Elle les fit même expertiser, et l'on trouva dedans des objets bizarres, et qui n'avaient rien de pharmaceutiques. Des hameçons, notamment. Remède peut-être symbolique, mais peu usité jusqu'ici contre la migraine. La justice s'en mêla, et Mlle Régine Martial fut mise en prison. On l'y garda quelques mois, et l'on va maintenant, paraît-il, l'enfermer dans une maison de santé. Le cas, en effet, a été soumis à des aliénistes, et ils ont déclaré, sous la formule, qu'elle était « irresponsable ». Autrement dit, ils la tiennent pour folle. Personne encore n'en avait fait la remarque ; il a fallu cette circonstance-là pour qu'on s'en aperçût.

Voilà donc une jeune femme qui, jusqu'alors, avait fait ses petites affaires comme tout le monde, ne se signalant par aucune excentricité, causant raisonnablement de choses et d'autres, allant à ses occupations, à ses plaisirs, au théâtre, aux courses, dans les cabarets à la mode, sans qu'on se fût jamais douté qu'elle pût avoir le moindre petit hameçon dans son gentil cerveau de Parisienne. Un beau jour, le hanneton est sorti ; il a fallu pour cela une circonstance imprévue, le choc très léger qui suffit à briser un verre, atteint déjà de quelque fêlure ancienne. Et alors les gens se rappellent ; mille petits riens auxquels ils n'avaient pas pris garde leur reviennent à l'esprit, et bien des choses qui, sur le moment, les avaient un peu surpris, leur sont brusquement expliquées.

Je lisais tout dernièrement, à ce propos, l'histoire de ce chirurgien que l'on fut également, un beau jour, obligé d'enfermer. Une fois livré aux mains des médecins, on s'aperçut que sa folie remontait au moins à deux ou trois années. Seulement, c'était une folie calme et qui n'avait jamais gêné personne. On trouvait simplement le chirurgien un peu original. Et, pendant tout ce temps-là, il n'avait pas cessé de couper des bras et des jambes, d'ouvrir des ventres, de réussir brillamment toutes sortes d'opérations. Quand sa folie fut découverte, on demeura terrifié à l'idée des malheurs qui auraient pu se produire, et bien mieux que cela : en dehors des moments où son mal le travaillait, le chirurgien était un homme parfaitement raisonnable, et l'on aurait pu sans danger lui laisser un bistouri en main.

\*\*\*

Le hanneton, qui passait plutôt pour une bête bourdonnante et tumultueuse, serait donc, si l'on en juge par ces exemples, capable, à certains moments, de discrétion et même de dissimulation. Il peut rester des années entières sans manifester sa présence. Et chaque jour, sans aucun doute, nous couvoyons des gens qui en sont affligés et dont l'aspect extérieur n'est moral ne semble pourtant traduire, à première vue, aucun accident de ce genre. Ils sont un peu comme ces individus qui ont dans la tête quelque ancienne balle que l'on n'a pas pu extraire. Cela va très bien tant que la balle ne bouge pas ; mais si elle vient à se déplacer, même d'un millimètre, les accidents se précipitent et l'homme est rapidement perdu.

Il en est du moral comme du physique, et pour peu que vous la généralisiez, cette aventure de Mlle Régine Martial vous expliquera bien des choses. Que de fois ne vous est-il pas arrivé d'entendre des hommes calmes, pondérés, raisonnant parfaitement bien sur toutes les questions, sauf sur un point auquel il ne faut pas toucher devant eux, sous peine de les rendre immédiatement furieux ! Vous vous dites : « Comment un homme peut-il voir si juste en certaines matières, et si faux en certaines autres ? » Et, pour toute explication, vous mettez encore cela sur le compte de l'originalité, cette excuse commode qui permet toutes les bizarreries et toutes les folies.

Il n'y a pas d'originalité qui tienne. C'est encore et toujours le hanneton qui vole, vole. Je n'irai pas jusqu'à dire que chacun a le sien, mais si l'on devait enfermer tous ceux qui en sont dolés, les maisons de santé n'y suffiraient pas. Il n'est pas un grand événement contemporain, quel qu'il soit, qui ne mette quantité de cervelles à l'envers. Il y avait, pendant le siège, ce que l'on appelait la folie obsidionale. L'affaire Dreyfus, sous ce rapport-là, a eu, elle aussi, ses victimes. Vous avez vu que les gens les plus rassis vous affirmer qu'il fallait nuit en plein midi. Et si vous osiez leur dire le contraire, c'est vous qu'ils prenaient pour un fou.

Tant il est vrai que les plus incroyables légendes finissent toujours par être justifiées. Il y en a une que vous avez probablement entendue raconter bien des fois. C'est celle de ce haut fonctionnaire chargé un jour d'aller inspecter un asile d'aliénés. On lui donna, pour cicérone, un des gardiens de la maison, vieux serviteur d'aspect réservé, qui lui fait visiter en détail toutes les cellules, lui représentant un à un tous les pensionnaires,

et lui expliquant minutieusement la folie de chacun : « Celui-ci a la manie des grandeurs ; celui-là se croit un grand musicien ; cet autre est convaincu qu'il est un petit oiseau... » Le fonctionnaire écoutait attentivement, très intéressé par les explications de ce gardien si renseigné.

La visite touchait à son terme, et l'on arriva devant une dernière cellule. Il y avait là un pauvre diable qui, debout sur sa chaise, faisait de grands gestes, en regardant le ciel d'un air illuminé. Le gardien eut pour lui un coup d'œil de compassion, et s'adressant au visiteur : — Voici, lui dit-il, le cas le plus curieux, peut-être, et le plus triste que nous ayons dans la maison.

— Ah ! vraiment !  
— Oui, figurez-vous que ce pauvre diable se prend pour Jésus-Christ...  
Et, sur un ton confidentiel, il ajouta à voix basse :  
— Tandis que vous savez bien que, Jésus-Christ, c'est moi !...

\*\*\*

Le fonctionnaire prit ses jambes à son cou et court encore. Il avait bien tort, car ce fou-là n'était nullement dangereux. En dehors de sa prétention à incarner Jésus-Christ, il n'avait que des idées très saines. Le tout était de ne pas le contraindre sur ce point spécial. Et après tout, la vie serait bien facile, si l'on ne devait la faire aux gens que des concessions de cette nature. Nous avons appris, dès le collège, à apprivoiser les hannetons. C'est un travail dont, plus tard aussi, on retrouve bien souvent l'occasion. On n'a que l'embaras du choix pour s'y exercer en tout genre. Regardez dans le journalisme, dans la politique, dans les arts. Il y a une foule de gens dont les gestes n'indiquent, en apparence, rien de bien extraordinaire. Ils écrivent, ils parlent, ils agissent, semblant obéir aux lois les plus naturelles. Ils vous inquiètent, cependant. Ce qu'ils écrivent, ce qu'ils disent, ce qu'ils font est très bizarre, et vous en éprouvez, malgré vous, comme un sentiment de malaise.

Car tous ces cas-là ont autre chose d'important que celui de Mlle Régine Martial. La jeune actrice de l'Ambigu n'a fait, en somme, de mal qu'à elle-même. On aurait pu, à la rigueur, la laisser en liberté, et ses cachets à l'hameçon relevaient tout au plus de la loi contre l'exercice illégal de la médecine. Les autres, au contraire, nous exposent tous à des dangers. On ne sait jamais quelle surprise ils nous réservent, et sous quelle forme, à quel moment précis leur folie se manifestera. Ils n'ont pas, comme Mlle Régine Martial, régularisé leur situation. Ils n'ont pas commis l'acte, impatientement attendu, qui permet aux médecins d'intervenir. Ils vaguent en liberté, on les couloie, on vit au milieu d'eux. Et ils achèvent de caractériser cette époque où tout le monde, plus ou moins, couve paternellement son petit accès et où les plus fous, par malheur, ne sont jamais ceux qu'on enferme...

Le Passant.

## Échos

La Température

La baisse du baromètre est générale et des mouvements secondaires se forment sur le sud et le centre du continent. Il pleut dans l'ouest des îles Britanniques et des orages sont signalés sur le centre et le midi de la France. Le temps va devenir plus chaud et des orages sont probables dans toutes les régions.

Hier, à Paris, chaude journée par ciel nuageux. Le thermomètre s'est élevé à 27° dans l'après-midi. Le baromètre, à 760mm le matin, se tenait dans la soirée à 758mm. Pluie d'orage vers onze heures du soir.

Dieppe. — Mer superbe, temps chaud, 18°.

Les Courses

A deux heures, Courses à Vincennes. Gagnants de Robert Milton :

Prix du Ruisseau : Provinciale.

Prix des Géraniums : Forget me Not.

Prix des Émeraude : Libaros.

Prix des Frères : Abyssinie.

Prix des Ormes : Patte de Velours.

SUS AUX INTELLECTUELS I

M. le général Mercier a parlé avant-hier soir dans une réunion organisée par les membres de la « Patrie française ». Il a remercié l'assistance des applaudissements très nombreux dont il avait été l'objet. Il lui a affirmé que les Conseils de guerre étaient tout à fait indépendants, ce dont nous ne nous sommes jamais permis de douter. Il lui a promis qu'il se transporterait de sa personne devant le Conseil de guerre de Rennes pour lui dire tout, absolument tout.

Les auditeurs ont été plongés dans un enthousiasme extrême par cette promesse. Ils ont probablement oublié que le général a déjà déposé devant diverses juridictions, devant la Cour de cassation notamment, et que partout il a dû promettre et même jurer de tout dire. Il n'aurait donc pas tout dit ! Il aurait donc dans son sac cette preuve qu'on a tant cherchée et qu'on n'a pas pu trouver ! La promesse du général Mercier doit être enregistrée. On la lui rappellera.

Comme les esprits humains sont étranges, pourtant ! Il y a deux ans, si le général Mercier avait paru dans une assemblée composée comme celle d'avant-hier, tout le monde aurait vu planer derrière lui les mânes ennuagés de six mille soldats français, morts à Madagascar, sans avoir tiré un coup de fusil, uniquement parce que l'expédition avait été préparée avec une légèreté criminelle ; de six mille enfants de France qui repré-

sentent six mille familles en deuil, six mille mères inconsolées, et dont Gallieni, dans ses dernières tournées, retrouvait à l'état de squelettes les cadavres entassés dans les voitures Lefèvre abandonnées au milieu des solitudes !

Les plus cœcidiars d'entre nous ont reproché cela au général Mercier. Aujourd'hui, ils rugissent de joie parce que le général Mercier leur promet d'accuser Dreyfus et de démontrer, lui, un traître, qu'ils affirment sans pouvoir la démontrer, eux.

Attachez donc après cela la moindre importance aux cris de haine ou aux cris d'amour de ce bipède bizarre qui s'appelle l'homme !

M. Doumic a conféré après le général. Il s'est attaqué aux intellectuels, qui sont les bêtes noires des nationalistes. Avant six mois, M. Doumic, qui est un lettré délicat et un parfait gentil homme, regretterait d'avoir raisonné comme un soldat d'Omar, en sommant les intellectuels qui ont combattu pour la révision d'abandonner leurs décorations, leurs chaires, leurs laboratoires.

Notre distingué confrère a oublié un moment que ces décorations empruntent aux intellectuels plus d'éclat qu'elles ne leur en donnent, et que la nation leur doit plus qu'elle ne leur rend. Je ne goûte pas non plus la figure un peu téméraire par laquelle M. René Doumic raconte que ceux qui demandent une éponge veulent la tremper dans du vitriol. La théorie de l'éponge est partie d'ici, et personne n'a vraiment le droit de nous accuser de manquer de sincérité dans nos appels à l'apaisement.

Nos amis égarés, par de pareils procédés, ne réussissent pas à laisser notre bonne volonté, mais ils réussissent à la rendre impuissante. Quand je les entends protester contre les hommes sensés qui ne veulent que les mener en avant dans un de ces culs-de-sac au fond desquels ils ont l'habitude de se casser le nez depuis trente ans, je ne puis m'empêcher de leur appliquer une parole célèbre de Charles III d'Espagne. Ce prince régna vingt-neuf ans, de 1759 à 1788, régénéra l'Espagne, en tripla les revenus, en fit passer la population de sept à onze millions, et fut obligé de lutter sans cesse contre les préjugés de ses peuples.

— Mes sujets, disait-il, sont comme les enfants : ils crient quand on les nettoie.

— J. CORNÉLY.

## A Travers Paris

C'est le mois prochain que nous verrons apparaître pour la première fois, sur les boîtes d'allumettes, les petites annonces grâce auxquelles l'Etat compte équilibrer désormais son budget.

La Commission spéciale chargée d'élaborer les traités à passer avec les concessionnaires de cette publicité a tenu déjà trois séances, et se réunira pour la dernière fois jeudi au ministère des finances, afin de régler les détails de l'adjudication.

Une des plus augustes victimes de la crise ministérielle, c'est Balzac.

Il fut, on s'en souvient, désigné pour le Panthéon, et pendant huit jours au moins on ne parla que de la translation de ses cendres. Peu s'en fallut même que l'architecte du Panthéon n'eût fait le temps de lui préparer un petit coin, tant on était pressé de rendre cet hommage au grand écrivain à la gloire duquel on s'était avisé qu'il manquait quelque chose : un vote de la Chambre !

Mais aujourd'hui il s'agit bien de cela ! L'excellent architecte du Panthéon, qui ne s'occupe que d'architecture, venait justement de trouver une combinaison... une combinaison ? on l'écoula... une combinaison permettant de placer Balzac entre Victor Hugo et M. Baudin... on ne l'écoula pas. D'où sortait-il avec son plan et ses rouleaux ?

La scène n'est-elle pas encore après tout un nouvel hommage à l'auteur de la Comédie humaine ?

AUTOUR DU BOULEVARD

Il ne me paraît pas sans intérêt de noter la place que prend de plus en plus la musique dans les préoccupations et l'existence du brillant monde parisien. C'est là un fait qui se répète aujourd'hui difficile de contester et qui apparaît, en ce moment même, d'une façon d'autant plus saisissante, qu'au déclin de la saison mondaine et bien que, depuis longtemps peut-être, il n'y ait eu autant de bals que cette année-ci, les soirées musicales, qui prenaient fin autrefois avant Pâques, se prolongent indéfiniment. Ces jours derniers encore elles se succédaient presque sans interruption. Pas de semaine où l'on n'eût à enregistrer une ou deux, quelquefois davantage, d'une incomparable sélection et d'un attrait tout à fait exceptionnel, tant par la composition du programme que par la notoriété et le talent des artistes qui y concouraient habituellement. Mme de Gabriac, Mme Desgenetis, Mme Fourton et bien d'autres, dont le nom est au bout de ma plume, excellent dans l'organisation de ce genre d'attractions et ont, de jour en jour, un plus grand nombre d'imitatrices. Si bien que, pour peu que cela continue, on ne pourra plus décompter ouvrir les portes de son hôtel, pour offrir une tasse de thé à quelques invités de choix, sans accompagnement de musique.

Ce qui est curieux surtout, ce qui est un signe des temps, c'est la vogue des compositions féminines dans les salons qui se piquent de donner le ton en matière de réunions musicales. Il n'y en aura bientôt plus que pour les femmes ; et il faut reconnaître que la plupart de celles qui sont en évidence justifient un succès qu'en vertu de préjugés enracinés on leur avait jusqu'ici un peu marchandé. Mme Bissetta, un soleil levant qui a brillé cet hiver d'un vif éclat au firmament artistique du high-life ; Mme Ferrari, Mme de Grandval, Mme Jeanne Vieu, dont les œuvres ont, à des degrés divers, un réel mérite, figurent au premier rang de cette phalange de maîtres enjoués. Et de nouvelles étoiles, dit-on, pointent à l'horizon. — L'Afranchi.

C'est aujourd'hui qu'a lieu, à l'hôtel Drouot, par le ministère de M. Paul Chevallier, assisté de M. Georges Petit, expert, la vente de la collection de M. Perkins, de New-York. Le succès des deux jours d'exposition laisse augurer de belles enchères ; nous donnerons d'ailleurs les prix les plus intéressants.

On demande une bache.

C'est enfin le 22 septembre que l'on doit inaugurer le Triomphe de la République de Dalou — un triomphe, entre parenthèses, qui s'est fait attendre, car c'est bien la cinquième fois qu'on promet de le montrer et qu'on donne des dates — et déjà on commence à l'apporter par morceaux sur la place du Trône, où il ne faudra pas moins de deux mois pour le bouclonner.

Or il est d'usage de voiler les monuments et les statues jusqu'au jour de leur inauguration, et naturellement on tient à cacher, jusqu'au 22 septembre, le Triomphe de la République.

Hic jacet lepus! Ce triomphe est tellement colossal qu'on n'a pu trouver dans les magasins de la Ville de bache suffisante pour le rendre invisible.

L'administration est donc obligée de demander au Conseil municipal un crédit pour mettre sous enveloppe le Triomphe, qui décidément ne passe pas comme une lettre à la poste.

Juste retour des choses d'ici-bas :

En 1358, Etienne Marcel fut assassiné par Maillard.  
En 1899, c'est Maillard qui organise le triomphe d'Etienne Marcel.

COQUELIN CADET MEMBRE DU JURY

Vraiment, le public, avec lui, N'est jamais à bout de surprises : Voilà qu'il aborde aujourd'hui Le rôle... de la Cour d'assises !

La conversation a pour thème le bonheur et le malheur.

— Et vous, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— Rien, sinon que tout bonheur attendu est une fête ;

» Réalisé, une déception ;

» Tout malheur imminent est une angoisse ;

» Après sa venue, un soulagement.

## Hors Paris

Très brillant début de saison à Dieppe, avec le beau temps pour collaborateur. Ce sont de charmantes semaines que ces semaines de début : elles conviennent bien aux familles qui veulent mener à la mer une vie à la fois gaie, simple et aisée. Dieppe leur fournit à ce point de vue des ressources inépuisables.

## Nouvelles à la Main

Interviewé un aimable sociétaire de la Comédie-Française :

— Il paraît que Cadet prend tout à fait au sérieux ses fonctions de juré ?

— C'est au point qu'il veut tout le temps entrer en scène par le côté cour !

A la suite du déjeuner d'hier à l'Elysée, en pleine crise ministérielle, un député rentre chez lui tout rayonnant et dit à sa femme :

— Ça y est, je tiens mon portefeuille !

— Le Président t'a désigné ?

— Pas en termes formels, mais je l'ai bien compris au ton dont il m'a dit :

« Prenez-vous des anchois ? »

Le Masque de Fer.

## ANTISEMITISME PERFECTIONNÉ

(Extraits de la collection d'un journal antisémite.)

JUILLET 1890. NOUVELLES MILITAIRES. — Une nouvelle qui va faire rougir de colère tous les bons Français. Un traître, nommé Alfred Dreyfus (que nos lecteurs se rappellent bien ce nom !) vient de sortir de l'Ecole polytechnique avec le numéro 14. Attendons !

NOVEMBRE 1890. — Le Syndicat vient de faire entrer le traître Dreyfus à l'Ecole de guerre. Parions qu'il sortira dans un bon rang et qu'il entrera ensuite à l'état-major de l'armée. Reinech n'est-il pas là ?

FÉVRIER 1891. — Le Sénat a achevé de voter les divers articles de la nouvelle loi sur la révision. Naturellement !

JUILLET 1892. — Ce que nous écrivions il y a deux ans. « Le traître Dreyfus entrera à l'état-major. » Il y est depuis hier. Que nos amis soient prêts à tout !

NOVEMBRE 1894. — Enfin ! Le traître Dreyfus pris en flagrant délit de trahison, comme nous le faisions prévoir il y a quatre ans, a été arrêté hier et conduit au Cherche-Midi.

JANVIER, FÉVRIER, MARS 1895. — Articles variés sur l'attitude des juifs à la trahison. Détails historiques. Rôle de Judas. Etc., etc., etc.

NOVEMBRE 1897. — Ce n'est pas pour rien que le Syndicat a fait voter, il y a cinq ans, la loi actuelle sur la révision. Une campagne effroyable en faveur de la révision du procès Dreyfus est imminente.

DÉCEMBRE 1897. — Après avoir longtemps hésité, c'est M. le commandant Esterhazy qu'a choisi le Syndicat pour le substituer au traître Dreyfus. Nous acceptons la lutte, messieurs. Vous voulez des preuves de la culpabilité du traître ? Nous vous en servirons.

JANVIER 1898. — Comme nous l'écrivions hier, les fameuses lettres dites du ulhan et attribuées au commandant Esterhazy sont accusées par Dreyfus. Continuez !

AOÛT 1898. — Il existait jusqu'à présent neuf cent quatre-vingt-dix-neuf preuves écrasantes de la culpabilité du traître. Pour compléter le

mille, M. le colonel Henry a fabriqué une pièce dont l'authenticité est discutable. Pourquoi ? Les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf n'étaient pas suffisants pour établir le crime du gredin de l'île du Diable. Nous nous en contenterons.

MAI 1899. — Le Syndicat a obtenu la révision. Les Chambres réunies de la Cour de cassation, au mépris de la loi, ont implicitement proclamé l'innocence du traître. Les bons Français auront pour ce jugement le mépris qu'il leur mérite. Les preuves de la culpabilité de Dreyfus sont plus nombreuses aujourd'hui qu'en 1894. La Cour de cassation les connaît mieux que personne. Dreyfus est mille fois coupable.

JUILLET 1899. — Le traître vient d'être solennellement acquitté par le Conseil de guerre. Croit-il que ce nouveau jugement le réhabilite ? Les bons Français n'en conserveront pas moins dans leur cœur la haine et le mépris du gredin qui a livré à l'étranger tous les secrets de la défense nationale et trahi mille fois son pays.

Alfred Capus.

## LA CRISE

Nous pourrions chanter, comme dans l'opéra : « C'est le jour du dimanche, c'est le jour du repos », car il ne s'est presque rien passé hier. M. Waldeck-Rousseau s'est borné à faire trois ou quatre visites et à en recevoir cinq ou six ; mais s'il sort peu de chez lui, il utilise les ressources du téléphone, met sur les dents les petits télégraphistes et charge ses amis de nombreuses démarches.

Ces derniers, à l'exemple de M. Waldeck-Rousseau lui-même, se montrent très boutonnés, presque mystérieux, et, à toutes les questions que des indiscrets leur posent, se bornent à répondre : « Nous ne savons rien. » C'est leur premier mot et aussi leur dernier. Peut-être disent-ils la vérité, s'il est exact, comme certains le prétendent, que la solution de la crise dépend du refus ou de l'acceptation, par M. Casimir-Perier, du portefeuille de la guerre.

Ce dernier a eu, hier matin, un entretien avec le Président de la République, et l'on croit savoir — car on observe de part et d'autre une réserve absolue — que M. Loubet lui a fait part du désir nettement exprimé par M. Waldeck-Rousseau de l'avoir avec lui dans son ministère.

Nous ignorons, comme tout le monde, ce que M. Casimir-Perier a répondu, car il n'en a fait la confidence à personne ; mais il n'est pas interdit de le deviner.

M. Casimir-Perier est venu à dix heures et M. Waldeck-Rousseau s'est rendu à l'Elysée à onze heures et demie. En sortant, il a communiqué aux reporters la note suivante, écrite de sa main :

M. Waldeck-Rousseau a été reçu de nouveau par le Président de la République, à onze heures et demie, et n'a subordonné son acceptation définitive qu'à l'obtention de certains concours qu'il juge indispensables et qu'il espère obtenir.

Ces concours se réduisent, en réalité, à un seul : celui de M. Casimir-Perier, bien qu'on en indique un autre dont nous parlons plus loin.

L'ancien Président de la République semble donc avoir demandé à réfléchir, et l'on ne connaît qu'aujourd'hui sa réponse définitive.

M. Waldeck-Rousseau a fait son devoir en acceptant la présidence du Conseil dans des circonstances particulièrement difficiles, en sacrifiant à la chose publique un repos qui lui est cher et une grande situation au Palais ; on espère que M. Casimir-Perier saura faire le sien. Il comprendra que son passé, le nom qu'il porte, ses traditions de famille lui imposent la rigoureuse obligation de s'associer aux patriotiques efforts, aux responsabilités dont M. Waldeck-Rousseau et ses futurs collaborateurs ont mesuré toute l'étendue. Nous retrouverons, sans doute, chez l'ancien Président de la République, l'officier de 1870 qui ramassait le corps de son commandant sous la mitraille et les balles.

M. Waldeck-Rousseau, après avoir vu M. Charles Dupuy et conféré avec MM. Fallières, Delcassé, Leygues, est rentré chez lui où il a reçu quelques visites, notamment, vers cinq heures, celles de MM. Delcassé et Leygues, qui conservent leurs portefeuilles en compagnie de MM. Delombre et Guillaud.

Si les visites sont assez rares, les lettres, les télégrammes sont innombrables ; tous apportent des encouragements et des offres de concours, si bien que le futur président du Conseil n'a plus guère que l'embaras du choix entre des collaborateurs également dévoués, fidèles, animés de son esprit et résolus à conspuer avec lui pour le bien public.

Nous apprendrons ce matin si M. Casimir-Perier accepte le portefeuille de la guerre et, s'il l'accepte, le ministère sera immédiatement constitué.

S'il le refuse, comme plusieurs inclinent à le croire, ce sera une difficulté nouvelle, mais non insurmontable, qui s'ajoutera aux autres et M. Waldeck-Rousseau, résolu à aboutir, ajoutera peut-être ce fardeau jugé trop lourd par M. Casimir-Perier à la charge déjà si lourde de la présidence du Conseil.

Quelques personnes croient et disent que ces mots de la note officielle : « l'obtention de certains concours » ne visent pas uniquement M. Casimir-Perier, mais aussi M. Millerand qu'elles transforment en garde des sceaux. Sans méconnaître le talent et la valeur de l'homme qui dirige, à la Chambre, le parti socialiste, nous ne pensons pas que M. Waldeck-Rousseau songe sérieusement à le prendre avec lui dans son cabinet. C'est trop tôt ; M. Millerand ne s'est pas encore enrégimenté parmi ces révolutionnaires assagis et calmés qui prouvent, une fois de plus, par leurs exemples, qu'un jacobin ministre est rarement un ministre jacobin.

Quoi qu'il en soit, nous serons fixés dans quelques heures sur le sort de la combinaison Waldeck-Rousseau, car le sénateur de la Loire ne cache à personne sa ferme résolution d'en finir aujourd'hui même : son cabinet sera à l'Officiel demain matin ou n'y sera jamais.

Paul Bosq.

## LE PROGRAMME

DE

## M. PAUL DÉROULEDÉ

Dans une réunion très nombreuse qui a été tenue hier à Angoulême, à l'usine Dupuy, et qui a été pour le président de la Ligue des patriotes l'occasion d'un très grand succès, M. Paul Déroulédé a fixé le programme d'action que doivent adopter ses amis.

Voici l'ordre du jour qui résume ce programme plébiscitaire :

Les républicains plébiscitaires charentais réunis à Angoulême dans les ateliers Dupuy, au nombre de dix mille, félicitent les jurés de la Seine qui ont nettement encouragé Paul Déroulédé et Marcel Habert à poursuivre leur œuvre de purification républicaine et de salut public, et remercient leur fidèle représentant d'avoir déjà agi et d'être résolu à agir encore pour la délivrance du pays. Ils engagent Paul Déroulédé à continuer la lutte pour le triomphe de la République plébiscitaire.

Les députés charentais se déclarent, en outre, prêts à voter la résolution suivante, le jour où elle sera soumise à l'acceptation du peuple.

RÉSOLUTION :

La nation reprend ses pouvoirs constituants et ses droits plébiscitaires. Elle veut et elle maintient la République. Elle abroge la Constitution de 1875 et décide :

Tous les représentants du peuple à la présidence de la République et au Parlement sont élus et rééligibles par le suffrage universel.

Vive la République du peuple par et pour le peuple !

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité.

La foule chante la Marseillaise, puis, MM. Paul Déroulédé et Marcel Habert sont entourés et acclamés par les assistants qui défilent tous devant eux.

Gaston Davenay.







d'Avary qui, depuis 1855, le sert avec un attachement tout à fait digne d'éloges.

Mme Emmeline Raymond reçoit la grande médaille pour l'Instruction civique. En elle, c'est une des premières créations littéraires françaises réservées à la femme et à la famille qui est récompensée : la *Mode illustrée*, que Mme Emmeline Raymond dirige depuis 1858.

La médaille d'or offerte par le docteur de Beauvais est décernée au docteur Morice qui, depuis 69 ans, exerce la médecine avec un dévouement qui a sauvé bien des pauvres.

La médaille offerte par M. Georges Picot est décernée à Mme Bassot, qui a consacré son abnégation aux aveugles.

Mme Louise Koppe, fondatrice de la Maison maternelle, a le premier des prix Jules Faivre.

M. Paul Deschanel a demandé et obtenu une médaille d'honneur pour M. Félix Gervais qui, depuis trente-quatre ans, remplit avec zèle et à la satisfaction de tous les fonctions d'huissier de la Chambre des députés.

Les braves gens ne se comptent point qu'à Paris. Il en pullule dans les départements. On en récompense sept dans l'Aisne, neuf en Alsace-Lorraine, etc.

Dans la Drôme, une médaille d'or, offerte par M. Stéphen Liégard, est décernée à une gouvernante, Mlle Serve, qui compte trente-quatre ans de services tout à fait exceptionnels dans la maison du général Favrot de Kerbrech.

Dans la Seine, une médaille spéciale est décernée à M. Jean Noté, l'excellent baryton de l'Opéra, que récompensait déjà, il y a trois semaines, la Société des sauveteurs, pour son fait de courage et de présence d'esprit dans la gare de Colombes, et à qui, le 14 juillet, le gouvernement doit donner une troisième récompense.

C'est pour nous une véritable douleur d'être forcés de faire les noms de la plupart d'entre ceux qui, honorant l'humanité, ont été honorés hier. Mais le palmarès compte 470 pages in-octavo ! Il nous faut, à regret, saluer en masse toute la phalange des honnêtes gens, tous les vaillants du patriotisme et du dévouement, tous ceux enfin qui nous consolent des autres...

Charles Chincholle.

## LE MONDE RELIGIEUX

A MONTMARTRE. — LA CONSÉCRATION DU MONDE AU SACRÉ CŒUR. — UN DISCOURS DU R. P. COUBÉ.

Un monde fou. Une cohue abominable. A l'extérieur, devant l'entrée principale, une foule qui s'accroît de minute en minute et dont la poussée n'ébranle pas les portes closes de la basilique; d'où l'impossibilité, pendant une mortelle demi-heure, d'échapper à la torture qu'inflige aux tympans les plus solides la « Savoyarde » qui gronde, formidable, dans sa cage provisoire, à deux pas, évoquant la vision cruelle de la lourde cloche dressée par l'imaginaire d'Octave Mirbeau au centre de son *Jardin des supplices*. A trois heures, enfin, une « marche » plus guerrière que pieuse, et plus dansante que guerrière, saluant l'arrivée du cardinal Richard.

A l'intérieur, la nef centrale, commandée par un maître autel éblouissant de lumières, déjà entièrement remplie de privilégiés lorsqu'on daigne ouvrir au flot populaire le grand portail, plaisanterie dont les victimes, déçues, goûtent médiocrement la saveur. Des gens qui se précipitent dans toutes les chapelles latérales et s'emparent, de haute lutte, de quelques chaises que l'administration essaie vainement de leur disputer. De distance en distance, des tréteaux sur lesquels montent des prêtres qui, tout à l'heure, baltront éperdument la mesure, sans mesure, quand on chantera le *Magnificat* ou que s'éleva, avec accompagnement de grosse caisse — effet prodigieux sinon religieux — le cantique bien connu : « Sauvez Rome et la France ! Le général de Charrette et ses zouaves. La bannière de Palay. Les bannières des délégations provinciales. Une délégation de pauvres revêtus d'un bizarre uniforme. Ça et là des employés qui distribuent le programme de la matinée. Voilà le spectacle qu'offrait hier Montmartre aux pèlerins accourus de toutes les parties de la capitale pour assister à la bénédiction de Paris par son archevêque et à la consécration solennelle du monde au Sacré Cœur.

Décidément, je ne recommanderai pas cette sorte de solennités aux personnes pieuses qui vont à l'église pour se recueillir et prier. J'ai hâte d'ajouter que celles qui se sont rendues hier à Montmartre pour entendre un beau discours ont bien gagné leur voyage. Le P. Coubé a été vraiment l'âme vibrante et passionnée de cette fête, dont l'éminent Jésuite dégage d'abord la signification et le but :

« Transportez-vous, messieurs, par la pensée, sur le parvis de cette basilique, et regardez au loin devant vous. Là-bas, dans la vallée immense qui s'ouvre à vos pieds, vous apercevez, endormie sous la brume indolente ou scintillant sous les frissons de la lumière, la grande ville dont chaque treillisement, chaque geste inquiète le monde ; et au-dessus du pêle-mêle de ses toits, vous voyez émerger les flèches de ses églises qui attirent le flot de bénédictions divines, comme d'autres monuments attirent la foudre. Or, vous êtes là à huit jours, au pied des autels, en communion avec l'humanité tout entière et vous consacrant avec elle au Cœur de Jésus. Mais au sortir de ces églises, lorsque vous avez levé les yeux vers les blanches coupoles qui couronnent ce temple, prêt l'oreille aux appels majestueux que vous jette la « Savoyarde », vous vous êtes dit que si le monde se consacrait au Sacré Cœur, la France a, pour le faire, des titres tout particuliers, et que c'est à Montmartre qu'elle doit accomplir ce grand acte avec le plus de solennité.

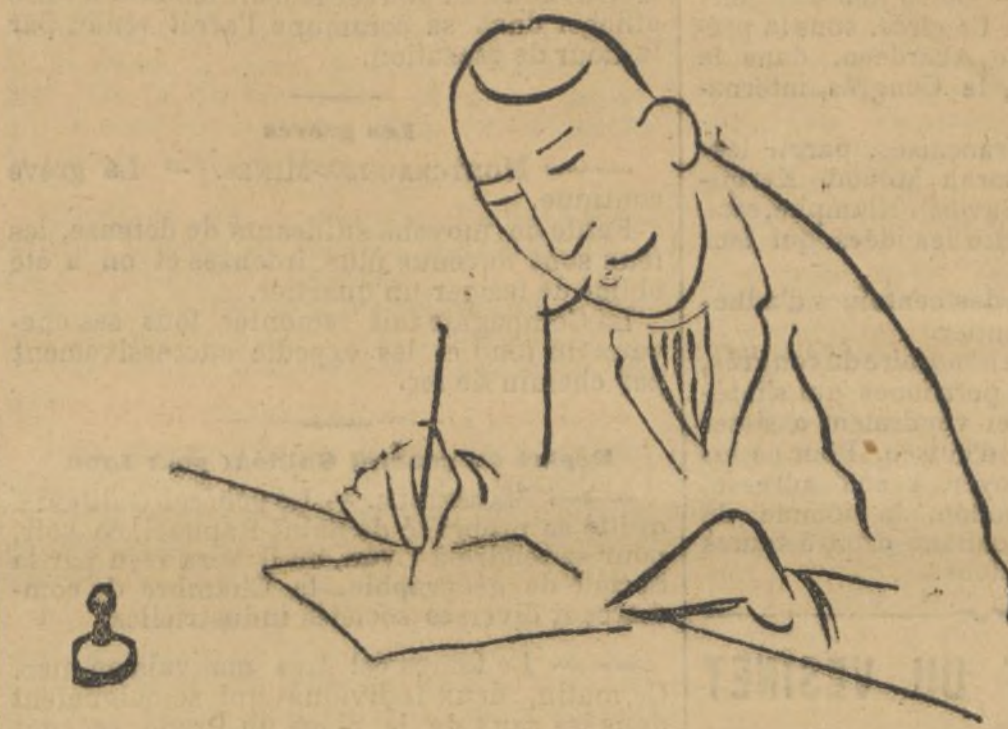
Vous vous êtes dit que sanctifier le monde, c'est, dans ce sanctuaire national, le plus sûr moyen d'obtenir le concours de toutes les volontés individuelles, mais au nom de la France entière, aurait, outre son caractère catholique, un caractère patriotique très doux pour nos cœurs, très salutaire pour notre pays...

C'est ce caractère patriotique que le P. Coubé s'attachait surtout à faire ressortir. Voyez plutôt comment, après avoir montré « dans le cœur de Notre-Seigneur le salut du monde », il expose les raisons spéciales que nous avons d'attendre de ce divin cœur le salut de la France :

« ... De même que Notre-Seigneur a eu un favori parmi les apôtres, il a eu un favori parmi les peuples. De même que saint Jean le disciple que Jésus aimait, la France peut, sans faire injure aux autres nations, se dire la nation que Jésus a aimée.

Cette prédilection divine éclate dès l'ori-

## ALLO! ALLO!



Monsieur le Ministre des Postes et Télégraphes! Qui que vous soyez, nous dirons pourquoi, alors que...



Un Viennois paye son abonnement au téléphone 215 fr. 50.



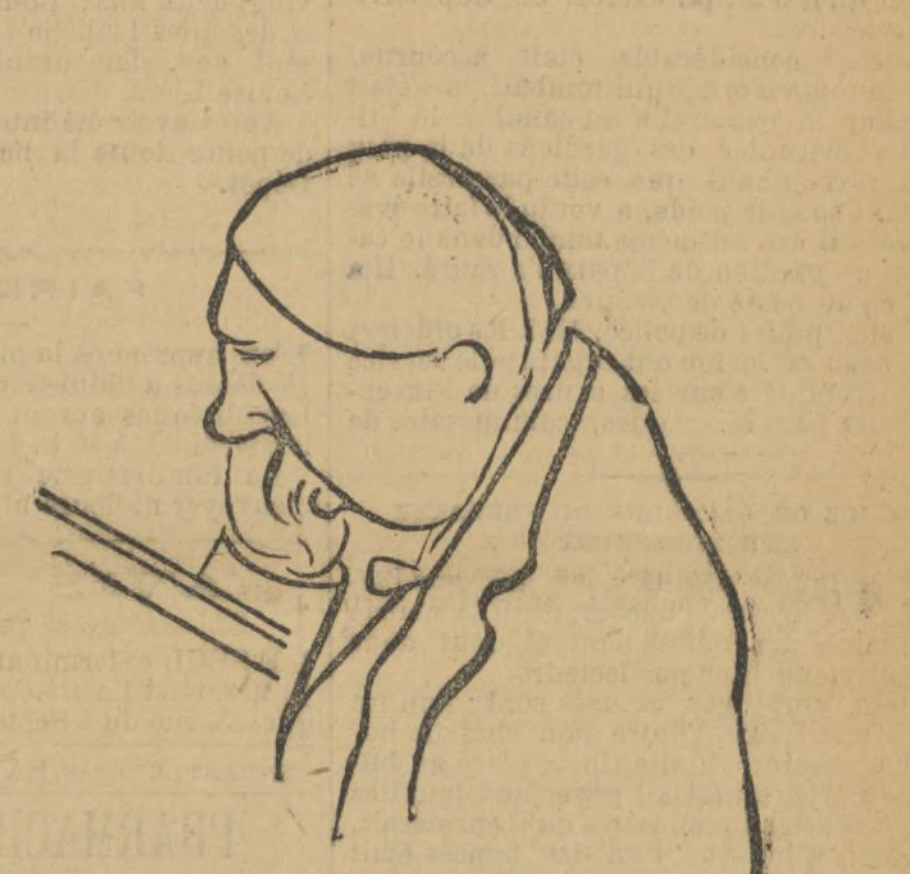
Un Muniçois 187 fr. 50.



Un Stuttgartais 125 francs.



Un Berlinois (Vous entendez : Un Berlinois!) 187 fr. 50.



Un Amsterdamois 187 fr. 50 également.



Un abonné de Rome 167 fr. 50.



Un Helsingforsois 125 francs.



Un Suédois-Norvégien 111 francs.



Un Suisse 80 francs environ.



Pourquoi, Monsieur le ministre, alors qu'un abonné de Londres ne paye que 8 livres sterling (soit 75 francs) pour son téléphone,



Un abonné de Paris soit toujours condamné à payer le sien 400 francs?

gine. Le Christ veille sur le berceau de son peuple chéri. Il en écarte les Huns avec la houlette de Genève et la croix de saint Aignan. Il lui dit son amour par la voix enchantée des victoires. Aussi les Francs, émus et charnés, se donnent-ils au Christ avec toute l'ardeur de leur jeunesse.

Désormais il sera leur capitaine et leur roi, et ils seront ses soldats. C'est un pacte solennel conclu entre le cœur du Christ et le cœur de la France, garanti par leur mutuel amour et exprimé par ce cri célèbre : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Ah ! ce cri, comme il retentissait joyeux au retour de Tolbiac, et que de fois, depuis, il a rythmé la marche glorieuse de la France dans l'histoire !

Il retentissait à Vouillé sur les cadavres des Visigoths ariens. Il retentissait à Poitiers sur les cadavres des musulmans. Il retentissait, sous les murs de Rome, sur les cadavres des Lombards, oppresseurs de la papauté ! Il retentissait à Clémence, à Vézelay, à l'aurore des grandes Croisades ! Vive le Christ qui aime les Francs ! Vous l'avez entendu, flets de la mer qui portiez nos vaisseaux aux rives de la Terre sainte. Vous l'avez entendu, ô pays lointains, ô plaines d'Égypte, ô champs de la Palestine, ô murs de Jérusalem, et de Constantinople ! C'était la France qui chantait sous tous les cieux l'amour de Jésus-Christ pour ses fils et qui écrivait sur tous les rivages, avec du sang, l'amour de ses fils pour Jésus-Christ. Aussi, lorsque, après ses grandes expéditions, elle venait se reposer au pied du tabernacle, dans les belles cathédrales qu'elle avait données au Christ, n'était-ce pas comme le repos du disciple bien-aimé sur la poitrine de son maître, et Jésus n'aurait-il pas eu le droit de lui dire : « Voici ce cœur qui a tant aimé la France ! »

L'orateur voit dans l'épopée de Jeanne d'Arc et dans les promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie d'au-

tres témoignages non équivoques de la prédilection du Christ pour notre pays ; et il conclut :

« Donc, hommes de France, au nom de nos pères qui en tressaillèrent dans leurs tombes ; au nom de la France d'en haut, de Geneviève et de Clotilde, de Jeanne d'Arc et de Marguerite Marie, penchées du haut du ciel pour nous entendre ; au nom de la France du passé, de la France de l'avenir que nous avons bien le droit d'engager dans un tel honneur ; en votre nom à tous, de toute mon âme et réunissant toutes vos âmes dans la mienne, je le jette, ce cri, aux voûtes de cette église, comme je voudrais le jeter à tous les échos de la patrie : « Vive, vive à jamais le Christ qui aime les Francs ! »

J'ai cru qu'on allait applaudir. La moitié des hommes massés dans la nef centrale s'étaient levés. Jamais orateur ne se trouva plus intimement, plus ardemment en communication avec son auditoire.

Il me reste bien peu de place pour parler de la fin de la cérémonie : procession, bénédiction de la ville par le cardinal, lecture de l'acte de consécration, salut solennel. Entre temps, le P. Lémius était monté en chaire et posait des questions auxquelles le peuple répondait tout d'une voix.

— Croyez-vous en Dieu ?  
— Oui.  
— Voulez-vous que le Christ règne ?  
— Nous le voulons.  
— Jurez-vous de lui être fidèles ?  
— Nous le jurons. Etc., etc.

Ce procédé, mis en honneur par les Pères de l'Assomption dans leurs pèleri-

nauges de Lourdes, exerce une action toujours efficace sur les nerfs. Les Oblats

l'appliquent le plus possible aux pèlerinages de Montmartre. La basilique montmartroise n'a plus rien à envier... que les miracles à sa sœur des Pyrénées.

Julien de Narfon.

## Nouvelles Diverses

UN DRAME A LA CAVALCADE

La deuxième journée de la cavalcade a été plus brillante encore que la première. Sur tout le parcours, des Tuilleries au quartier Latin, à la Chambre des députés dont les degrés étaient garnis de spectateurs privilégiés, sur le boulevard Saint-Germain, la rue de Rennes, les boulevards du Montparnasse, de Port-Royal, la foule compacte a accueilli le cortège par des applaudissements.

Un drame inattendu est venu tout à coup faire une triste diversion à l'allégresse générale. Vers deux heures de l'après-midi, juste au moment où le cortège venait de s'arrêter à l'entrée de la place de la Bastille, deux coups de feu retentirent. En même temps, une jeune femme qui figurait sur le char des Poissonnières s'écria qu'elle était blessée.

Avant qu'on eût pu le saisir, l'homme qui avait tiré sur elle tourna son arme contre lui-même et se logea une balle dans la tête, au-dessus de l'œil droit.

Des agents arrivèrent pour le relever, mais l'un d'eux dut l'abandonner pour courir après un grand diable qui s'était emparé du revolver tombé à terre et qui réussit, grâce à la foule, à se soustraire à toutes les recherches.

On transporta le blessé à l'hôpital Saint-Antoine où M. Boutineau, commissaire de police du quartier, alla l'interroger.

Il déclara se nommer Charles-Ambroise Beaulé, être ouvrier menuisier et demeurer, 172, rue du Faubourg-Saint-Martin. La jeune femme qu'il avait blessée était, dit-il, son ancienne maîtresse, Clémence Lefèvre.

Voici ce qu'il raconta : Il avait rencontré, il y a trois mois environ, Clémence Lefèvre dont il s'était éperdument épris, et avait vécu avec elle jusqu'à ce qu'il eût dépensé ses économies.

La jeune femme, raconte-t-il, l'avertit qu'elle ne voulait plus vivre avec lui. Il entra dans une violente colère, la menaça de la tuer. Puis, lâche, dit-il, comme tous les amoureux, « fêtu pour elle d'une passion inextinguible » (sic), il la supplia de reprendre la vie commune.

Pour se procurer de l'argent, il vendit son mobilier, et le faux ménage dura quelque temps encore. Puis Beaulé se retrouva encore sans argent.

Contrairement à ce qu'il redoutait, Clémence ne parla plus de s'en aller. Mais elle fit des absences fréquentes qui inspirèrent des soupçons à Beaulé. Il la surveilla, la suivit et découvrit qu'elle allait passer de longues heures rue d'Angoulême, avec un rival dont il ne put savoir le nom.

Il fit de nouveaux reproches à l'infidèle qui le quitta, cette fois, sans espoir de retour.

Il apprit hier qu'elle devait figurer sur un char de la cavalcade. Bien résolu à la tuer et à se donner la mort ensuite, il alla acheter, boulevard de Sébastopol, un revolver qui fit charger. Avec les deux francs qui lui restaient, il alla coucher dans un hôtel où il ne put rester, le sommeil fuyant ses paupières.

A deux heures, il se trouvait place de la Bastille. Il aperçut Clémence, crut la voir faire un signe d'intelligence à un ami mêlé à la foule, et il tira sur elle deux coups de revolver.

La première balle, comme nous l'avons dit, atteignit Clémence au bras, la seconde alla

frapper à la jambe M. Colmet d'Aage, dessinateur de la cavalcade, mêlé à la foule. M. Colmet d'Aage ne fut pas blessé. Son pantalon amortit le choc.

L'état du meurtrier est grave, et on désespère même de le sauver.

Clémence Lefèvre en sera quitte pour quelques jours de repos. Ajoutons que, d'après une version qui nous a été donnée hier soir, le meurtrier aurait menti en disant que la victime avait été sa maîtresse... Il l'aurait poursuivie inutilement de ses obsessions et se serait vengé du peu de succès de ses tentatives.

La rentrée s'est faite par le boulevard Magenta, la rue Lafayette, l'Opéra et la rue Royale.

Au moment où la cavalcade passait boulevard Magenta, l'un des chevaux du cortège s'est emballé tout à coup.

Un agent s'étant précipité à la bride a été entraîné sur un parcours de cent mètres.

Il a été assez sérieusement blessé. Au cours du défilé, il y a eu une quinzaine de cas d'insolation. Aucun n'a eu de suites graves.

## ENTRE ARMÉNIENS

Deux de ces Arméniens qui, depuis quelque temps obsèdent les consommateurs aux terrasses des cafés pour leur vendre des cacahuètes (arachides grillées) se sont pris de querelle hier soir, à neuf heures et demie, devant le café des Princes : boulevard Montmartre. L'un d'eux accusait l'autre de vouloir lui accaparer ses clients.

Après quelques coups de poing, l'un d'eux, nommé Garabid, a pris sur une table un bock et l'a lancé à la figure de son adversaire. L'autre, Schahanian, a répondu par un coup de carafe. En un clin d'œil, tout ce qui était sur les tables, soucoupes, verres, bouteilles, etc., a été transformé en projec-



tiles et réduit en miettes. Sans l'intervention des agents accourus, les deux combattants se massacraient.

Ils étaient, du reste, sérieusement blessés. L'un avait un doigt de la main gauche coupé, l'autre un trou à la tête. Il a fallu les conduire à l'hôpital Lariboisière où ils ont été consignés.

## L'INCENDIE DE LA RUE RIQUET

A dix heures hier soir, un incendie qui, tout de suite, a pris des proportions considérables, a éclaté dans les magasins à fourrages de M. Forget, entrepreneur de déménagements, 40, rue Riquet.

A ces magasins sont contigus ceux du gîte-mobilier dont est également propriétaire M. Forget, et qui, occupant une superficie de quarante mètres sur vingt, vont jusqu'au passage des Anglais.

M. Forget était absent et l'on ignore comment le feu a pris. Mais, avec les combustibles qui l'alimentaient et le vent qui soufflait très violent, l'incendie a acquis une intensité telle qu'on a craint pour tout le quartier.

Tandis que des gardiens de la paix et des personnes dévouées s'occupaient de sortir vingt chevaux et autant de voitures qui se trouvaient dans les écuries et remises, trois pompes à vapeur, des casernes de Châteaudun, du Château-d'Eau et de la rue de la Mare, sous les ordres du colonel, d'un commandant et de trois capitaines, versaient des torrents d'eau sur les bâtiments.

Vains efforts. Après avoir complètement dévoré le garde-mobilier, l'incendie a gagné des immeubles contigus, appartenant à M. Luez, entrepreneur d'échafaudages, où les poutres, étais, sapines et planches se sont mis à flamber à leur tour. On l'a circonscrit là, avant qu'il n'ait pu exercer de trop terribles ravages.

Une foule considérable était accourue, malgré la pluie d'orage qui tombait, et s'était massée sur la passerelle du canal de la Villette. Le brigadier des gardiens de la paix Michaux, craignant que cette passerelle ne s'effondrât sous le poids, a voulu la faire évacuer. Mais il est lui-même tombé dans le canal d'où un gardien de la paix l'a retiré. Il est soigné au poste de secours.

M. Blanc, préfet de police, MM. les officiers de paix Jean et Coston ont organisé le service d'ordre. L'enquête sur les causes de l'incendie est faite par M. Bordes, commissaire de police.

## L'AFFAIRE DE LA MAIRIE DU TREIZIÈME ARRONDISSEMENT

Voici quelques détails nouveaux sur l'affaire des détournements commis à la mairie du treizième arrondissement et dont nous avons entretenu hier nos lecteurs.

Les deux employés accusés sont : l'un un employé auxiliaire, l'autre son chef de bureau. Le premier, Emile Chy, placé au bureau des mariages, faisait payer aux familles des droits d'actes imaginaires qu'il encaissait. Par exemple, lorsque l'un des fiancés était de nationalité étrangère, il se faisait remettre tous les papiers d'identité, alléguant qu'il fallait en faire une traduction administrative. Cette traduction, la plus souvent, existait déjà et il se bornait à la recopier. Ou bien, si elle n'existait pas, il la faisait faire par quelque pauvre diable et présentait un bordereau d'honoraires, dont la plus forte part lui revenait.

Cet homme, qui demeurait rue Robert-Fleury, 4, comme nous l'avons dit, pris la fuite. L'autre, parent d'un député, n'est jusqu'à présent inculpé que de manque de surveillance. Il a été, pour cela, révoqué de ses fonctions. L'insurrection conduite par M. Le Fontevain, a pour but de savoir s'il a connu les faits délictueux reprochés à son subordonné.

Les étrangers et les provinciaux de passage à Paris ont pris l'habitude de ne plus quitter la capitale sans avoir visité les immenses et merveilleux magasins Dufayol. C'est qu'ils peuvent non seulement y voir de très belles choses telles que : le fronton monumental de Balon, les cariatides de Falguère, les statues de Dubois, Charpentier, Leroux, Ogé, Dailion ; les plafonds et panneaux décoratifs de Clairin, Luc-Olivier Merson, Champigneulle, etc. ; la très belle salle de théâtre ; mais aussi qu'ils y trouvent une exposition permanente de mobiliers par milliers toujours prêts à être livrés, franco d'emballage, dans toute la France ; de meubles Empire, de bronzes, de mardres, de terres cuites, objets d'art, souvenirs de Paris, cycles, motocycles, voitures, articles de sport, de carrosserie, de sellerie, de jardin, d'optique, de photographie. De plus, ils peuvent assister à des séances où ils voient les plus récentes conquêtes de la science, audition du Sténor, du Téléphone haut-parleur, le Cinématographe et la Photographie en couleurs.

Un bicycliste, M. Vasserot, demeurant, 53, boulevard Magenta, a été renversé hier après-midi, à l'angle de la rue du Terrage et du quai Valmy, par un tombereau dont les roues lui ont fracturé le crâne.

Le malheureux, transporté à l'hôpital Saint-Louis, n'a pu résister à l'écoulement aux suites de ses épuouvantes blessures.

Hier soir, à six heures, un vieillard de l'hospice d'Ivry, qui se rendait aux cabinets, aperçut dans la lunette le corps d'un enfant nouveau-né.

Il alla prévenir le directeur qui, après avoir constaté le fait, envoya chercher le commissaire de police qui commença son enquête. Une quarantaine d'infirmières furent inter-

rogées. Toutes protestèrent. Mais l'une d'elle dit qu'une femme nommée Marie, qui sert au réfectoire, était allée depuis le matin.

On se rendit près d'elle, et interrogée par le commissaire de police elle nia avoir mis un enfant au monde. Elle n'en est pas moins gardée à vue à l'infirmière de l'hospice jusqu'à ce qu'elle soit visitée par un médecin.

Le corps de l'enfant a été envoyé à la Morgue.

## L'ACCORD FRANCO-ANGLAIS

Si nous nous sommes parfois trouvés en désaccord avec l'Angleterre, sur certains points de politique ; si nous sommes en rivalité avec elle, rivalité courtoise d'ailleurs, dans les grandes épreuves sportives, il est une question sur laquelle aujourd'hui nous sommes étroitement unis ; celle de l'éclatante du vêtement. Et l'un des agents les plus actifs et les plus heureux de cette alliance si précieuse est High Life Tailor, 143, rue Richelieu (coin du boulevard), le créateur du célèbre complet sur mesure à 69 50, qui joint à la sobre élégance britannique le goût français le plus raffiné.

## UNE RAFLA A NEUILLY

A la suite de nombreuses plaintes de personnes qui, étant allées passer la soirée à la fête de Neuilly, ont été victimes de vols plus ou moins importants, une surveillance a été opérée par le service de la Sûreté.

Cette surveillance a amené l'arrestation des nommés Albert Dufau, âgé de vingt-huit ans ; Jacques Verney, trente-huit ans, demeurant 43, place Clichy ; Georges Ménage, dix-sept ans, demeurant 8, rue de la Grange-aux-Belles ; Eugène Fissiot, dix-sept ans ; Edmond Fossard, vingt ans ; Louis Chéron, vingt-deux ans ; Louis Rendu, dix-neuf ans, et des filles Isabelle Baumann, âgée de vingt-cinq ans, demeurant boulevard des Capucins, et Louise Kiers, dix-neuf ans, rue Guyot.

Après avoir été interrogée au commissariat de police, toute la bande a été dirigée sur le Dépôt.

Jean de Paris.

## FAIRE-PART

Nous apprenons la mort de M. Auguste Subé, décédé à Saint-Germain, à l'âge de 94 ans. Les obsèques auront lieu à Saint-Germain, le mardi 20, à 10 h. 1/2 du matin.

La famille prie les amis du défunt de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

## AVIS DIVERS

LE SEUL exterminateur des points noirs du nez, c'est l'Anti-Boles de la Parf' Exotique, 35, rue du 4-Septembre. Eviter contrefaçons.

PENDANT LE REPAS, EAUGAZEUSE SCHMOLL.

## PHARMACIE NORMALE

19, rue Drouot. A l'occasion des départs pour la campagne, les villes d'eau, les stations balnéaires, la PHARMACIE NORMALE informe sa clientèle qu'elle vient d'augmenter et de perfectionner son Service des Expéditions en province et à l'étranger. — Envoi franco du catalogue illustré, sur demande.

D'un avis unanime MM. ROGEECOURT et DESPAIN, tailleurs, 25, Bd Malesherbes, 45 bis, Bd Denis, sont, grâce à leurs *Devants invariables*, les détenteurs du bouton et de l'épée. S'adresser, Comp. 80-100, Par. 55-70 ; Comp. hab. ou red. 110f.

Mme LACHAPPE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 37, r. Monthabor, les dames malades, stériles ou enceintes.

DELVEVE l'état de votre teint avec le *Duvel de Ninon*, poudre de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre. Evitez contrefaçons.

## CHRONIQUE IMMOBILIÈRE

Nous avons dit souvent qu'une des causes qui nuisent à la réalisation des ventes par adjudication était la trop grande élévation du chiffre des mises à prix. Le tableau des résultats des adjudications prononcées, mardi dernier, à la Chambre des notaires, semble confirmer cette appréciation et montrer que les enchères sont susceptibles de relever les mises à prix jusqu'à la valeur normale des immeubles.

Nous relevons, en effet, dans ce tableau, deux immeubles, l'un rue Paradis, l'autre boulevard Sébastopol, qui, sur des mises à prix de 185,000 fr., de 150,000 fr., ont été adjugés 291,100 fr. et 200,100 fr.

Ces deux exemples démontrent clairement que les mises à prix basses appellent davantage les amateurs, aident au mouvement des enchères et amènent de plus faciles et de plus nombreuses réalisations.

Nous reconnaissons que beaucoup de vendeurs redoutent, en fixant un prix abaissé, de se trouver dans l'obligation de racheter eux-mêmes pour éviter le paiement trop profitable et, dans ces conditions, d'avoir à supporter les frais d'adjudication et les droits d'enregistrement. C'est là, à notre avis, une crainte que rien ne justifie, car il est toujours permis de retirer un immeuble de l'adjudication si aucun amateur ne s'est présenté ou si ceux qui ont demandé communication du cahier des charges ne paraissent pas disposés à suivre les enchères.

Il ne faut pas oublier que les adjudications semblent indiquer une nécessité de vente immédiate et, en tout cas, indispensable. Les amateurs ne recherchent donc, dans ces sortes de ventes, que l'occasion. Or, si les conditions de vente ne laissent pas apparaître cette occasion, on se désintéresse de la vente et on ne se présente pas à l'adjudication.

On contraire, les amateurs plus nombreux qu'appelleraient des conditions basses pourraient être engagés, par les bonnes dispositions de la belle situation des immeubles, à élever le chiffre de leurs prévisions d'achat et à acquiescer des immeubles à un prix supérieur à celui qu'ils avaient préalablement fixé.

Il en est des adjudications d'immeubles comme de toutes autres transactions. Il faut d'abord et surtout appeler les demandes, et ce n'est que par des conditions avantageuses qu'elles se produisent nombreuses.

Les adjudications de mardi prochain comportent encore 34 lots, pour une valeur de mises à prix de 2,700,000 francs environ, dont un certain nombre sont des immeubles de rapport variant de 100,000 à 300,000 francs, qui, nous l'espérons, donneront aux enchères un mouvement favorable.

## \*\*\*

Nous avons acquis, à Paris :

1° Un immeuble de 2 à 300,000 fr., quartier de l'Ouest, de bonne et récente construction, ne comportant pas de locations supérieures à 2,500 fr. et donnant un revenu net de 450 0/0 ;

2° Deux ou trois grandes maisons de rapport, payables partie en espèces et partie en viager ;

3° Un hôtel particulier, situé entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue Henri-Martin, comportant écurie pour 4 chevaux ;

4° Nous demandons toujours une maison de 12 à 1,500,000 fr. dans le quartier Vivienne, ou, de préférence, grands boulevards ou avenue de l'Opéra ;

5° Un immeuble de 400,000 fr. avec des loyers de 4,500 à 8,000 fr., quartier de l'Étoile ;

6° Une maison de 7 à 800,000 fr. avec des loyers de 4 à 5,000 fr., également quartier de l'Étoile.

## \*\*\*

Nous avons dit que les propriétés de campagne dont on nous propose la vente étaient trop nombreuses pour que nous puissions les publier. Nous rappelons cependant à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore trouvé de propriété répondant à leurs desirs que nous tenons nos listes à leur disposition qu'il s'agisse de propriétés en province ou aux environs de Paris.

Parmi ces dernières, nous recommandons une belle propriété à Brunoy, comprenant deux manoirs d'habitation, petit pavillon, écuries, remises, sellerie, orangerie et vastes communs. Le prix de 110,000 francs fait de cette affaire une occasion.

Et une magnifique propriété dans la Côte-d'Or, comportant 275 hectares, dont 150 hectares de plaines et 47 hectares de bois. Le prix est de 150,000 francs seulement, bien qu'elle ait coûté plus du double.

On acquerrait de suite un château situé sur la ligne de l'Ouest, de préférence dans l'Eure, la Seine-Inférieure ou le Loiret — de 400 à 450 hectares, dont la plus grande partie en bois avec habitation de sept chambres, communs, écuries, remises et communs. — On offre de 200 à 250,000 francs comptant.

## \*\*\*

Une occasion, près Paris, à Châtillon-sur-Bagneux. On pourrait acquérir, pour le prix réel du terrain, une très belle propriété de 15,000 mètres, habitée, comprenant deux maisons d'habitation, écuries, deux remises, box pour trois chevaux, serre-pavillons, pièces d'eau, kiosques, eau et électricité. Cette propriété est située sur un point culminant, le plus élevé du département de la Seine.

Le prix de 16 francs le mètre n'exclut pas les facilités de paiement ni l'entrée en jouissance immédiate.

S'adresser à Mme Badin, 54, route de Versailles, à Châtillon.

Pierre de Taille.

## MÉMENTO FONCIER

A vendre à l'amiable une maison située à Paris, 84, rue des Grands-Bois. Revenu net : 11,856 fr. 50. Prix à débattre sur le taux de 5 0/0. S'adresser à Me Garanger, notaire à Paris. — P. de T.

## Informations

Dans les hôpitaux. — Le concours du Bureau central pour trois places de médecins des hôpitaux de Paris vient de se terminer par la nomination de MM. les docteurs Legry, Teissier et Hudelo.

Pêche à la ligne. — Un concours de pêche à la ligne sera donné le dimanche 2 juillet 1899, de dix à cinq heures, en l'honneur du Conseil municipal et sous la présidence de M. le préfet de la Seine.

Il aura lieu entre le pont Mirabeau et le pont d'Auteuil (rive droite). Tous les membres de l'Association des pêcheurs peuvent y prendre part (se faire inscrire dans les sections d'arrondissement avant le 22 juin).

La Société, dont le siège social est 4, rue

Combes, fait appel à la bienveillance du commerce parisien, dans le but d'obtenir des lots à distribuer comme prix.

Le soir, banquet populaire, sous la présidence de M. le marquis de Breuille, ancien député, président du Comité d'honneur des pêcheurs de France.

Mouvement féministe. — Du 26 juin au 4 juillet prochain aura lieu, à Londres, sous la présidence de la comtesse Aberdeen, dans le Westminster Town-Hall, le Congrès international des femmes.

Plusieurs déléguées françaises, parmi lesquelles Mmes Bogelot, Sarah Monod, Kergomard, de Sainte-Croix (Saviez), Klumpke, etc., iront y exposer ou défendre les idées qui leur sont chères.

Le Comité a déjà reçu des centaines d'adhésions venues du monde entier.

Miss Wilson, secrétaire honoraire du congrès, tient à la disposition des personnes qui s'intéressent à ces questions et voudraient assister aux séances des cartes d'entrée. Pour se les procurer, il suffit d'envoyer à son adresse, 36, Victoria street, London, la somme de 10 fr. 50, prix du ticket donnant droit à toutes les séances, fêtes et réunions.

## A L'ORPHELINAT DU VESINET

Nous devons consacrer quelques lignes au moins à une touchante cérémonie qui a eu lieu hier au Vésinet : c'était la distribution des prix pour les jeunes filles de l'Orphelinat des Alsaciens-Lorrains.

La maison était en fête, et ces pauvres filles, adoptées pour ainsi dire par la France, avaient le cœur joyeux. Beaucoup de monde était venu de Paris pour montrer à ces enfants l'intérêt qu'on leur porte, et aussi pour entendre le discours de M. Henry Houssaye qui présidait la cérémonie auprès du comte d'Haussonville.

Nous ne citerons que ce passage, trop court, du discours de M. Henry Houssaye :

Quand vous irez à Paris, vous verrez sur une grande place les statues des principales villes de France.

Parmi ces statues, vous en remarquerez une qui, seule entre toutes, est parée sans cesse de fleurs, de couronnes et de drapeaux. C'est la statue de Strasbourg. Les drapeaux tricolores vous diront que nous regardons toujours Strasbourg comme française ; les couronnes et les fleurs, que nous l'honorons et l'aimons d'autant plus qu'elle est malheureuse et asservie. Il en est de même de vous, mes chers enfants. Vous êtes les symboles vivants de ces provinces dont la statue de la place de la Concorde est l'image de pierre. Nous vous aimons pour l'Alsace et pour la Lorraine. Nous vous aimons pour la France !

C'était la conclusion du discours, et les petites orphelines, émues de ces paroles, ont applaudi avec un enthousiasme vraiment touchant.

Jean Régnier.

Le froid est revenu en Suisse après une bise noire de trois jours.

Il a gelé fortement dans le Simmenthal, où les récoltes ont beaucoup souffert.

## M. Lutaud en tournée

ALGER. — M. Lutaud, préfet d'Alger, qui paraît accueillir avec la même sérénité les violences des antisémites et les désagréables ardeurs du soleil de la plaine — est reparti de nouveau en tournée dans l'intérieur du département, complètement livré aux critiques. Le préfet, accompagné de son chef de cabinet ; de M. Gobel, conseiller général, et de M. Coustou, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a voulu se rendre compte par lui-même, sur tous les points de son itinéraire, des dégâts causés, des moyens de destruction employés, des précautions prises. Il a reçu partout le meilleur accueil des colons, qui se précipitent à sa rencontre.

La dernière étape de M. Lutaud était Souk-el-Khad, centre en plein rapport doublement menacé par l'invasion des sauterelles et les crues de l'Ouedissir. Arrivé hier matin, le préfet s'est rendu immédiatement sur les points inondés et, d'accord avec sa Commission, a pris les décisions utiles. Il a également visité les chantiers de destruction des criquets. En lui souhaitant la bienvenue, l'adjoint spécial du centre a plaidé la cause des malheureux indigènes réquisitionnés par l'administration et qui, arrachés à leur travail quotidien, n'ont encore reçu aucune indemnité pour leurs journées perdues. Le préfet a assuré de son bienveillant intérêt pour les indigènes et les colons, puis il a encouragé ces derniers à persévérer dans l'esprit de solidarité que nous devrions jamais faire défaut en aucune circonstance. Son discours a été accueilli par les cris de : « Vive le préfet d'Alger ! »

Les habitants de Souk-el-Khad n'ont pas voulu laisser repartir M. Lutaud sans lui offrir un apéritif de sympathie et d'honneur.

## AJACCIO. — Hier, à onze heures, le

docteur Emily, de la mission Marchand, a déjeuné chez le commandant de la marine. A trois heures de l'après-midi, un lunch lui a été offert par les élèves du collège, en présence du vice-recteur, du préfet, du maire et des professeurs.

A sept heures du soir, un banquet lui a été offert par les délégués de Sainte-Marie, sous la présidence du directeur de la Santé.

A neuf heures, un vin d'honneur a eu lieu au théâtre. Plusieurs toasts ont été portés et acclamés.

La population entière a fait au docteur Emily des ovations prolongées.

## Argus.

De Cabourg : Tableau de la troupe de comédie du Casino de Cabourg : MM. Ed. Batreau, Georges Coquet, Monod, Demanne, André Royer, André Grasse, Lohay, Victor Henry, Kerny, Georges Barbier et Mmes Berthel, Legrand, Blanche Marcel, Marguerite Pouget, Ravelli, Yane de Florac, Jean Kosta et Léonie Richard. — Les artistes des grands concerts : Mlle Hélène Damos, Mme Marie Frasset, MM. Léon Bayle, André Allard, Ch. Battaille, A. Rivard, violoniste, etc., etc. Artistes en représentations : Mmes Réjane,

## COURRIER DES THÉÂTRES

La tournée officielle de l'Odéon (réponse directe, avons-nous dit aux députés qui regrettaient de voir que les subventions théâtrales fussent toujours exclusivement réservées à Paris) commencera mercredi prochain.

Elle jouera alternativement le *Barbier de*

## TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 18 Juin

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## Incendie d'une filature

MULHOUSE. — Cette nuit, un incendie a détruit les magasins et la filature de MM. Charles Migé et Cie.

## L'affichage de l'arrêté

BLOIS. — Par arrêté du 17 juin, le préfet de Loir-et-Cher a suspendu de ses fonctions le comte d'Orléans, maire de Thieulley, qui avait déclaré, dans une lettre publiée dans l'*Avenir de Loir-et-Cher*, que s'il avait été présent, il se serait refusé à exécuter les instructions du gouvernement tendant à faire afficher dans sa commune l'arrêt rendu par la Cour de cassation.

## Les grèves

MONTCEAU-LES-MINES. — La grève continue. Faute de moyens suffisants de défense, les feux sont devenus plus intenses et on a été obligé de fermer un quartier.

La Compagnie fait remonter tous ses chevaux du fond et les expédie successivement par chemin de fer.

## Départ du général Gallieni pour Lyon

MARSEILLE. — Le général Gallieni a quitté sa propriété de Saint-Raphaël, ce soir, pour se rendre à Lyon, où il sera reçu par la Société de géographie, la Chambre de commerce et diverses sociétés industrielles.

## Le temps est très mauvais en mer.

Ce matin, deux individus qui se baignaient dans les eaux de la plage du Prado se sont noyés. Deux heures après, la mer rejetait leurs cadavres sur le rivage. Les corps n'ont pas été reconnus.

Une embarcation de plaisance a chaviré ; les trois personnes qui la montaient ont pu être sauvées.

## L'arrestation du général Gillet de Saint-Joseph

NICE. — L'état-major de la 2<sup>e</sup> division aurait transmis au Parquet un rapport absolument concluant contre le général Gillet de Saint-Joseph.

Le bruit court même qu'une cartouche dernier modèle aurait été trouvée dans ses effets.

## Le froid

GENÈVE. — On lit dans le *Courrier de Genève* :

Le froid est revenu en Suisse après une bise noire de trois jours.

Il a gelé fortement dans le Simmenthal, où les récoltes ont beaucoup souffert.

## M. Lutaud en tournée

ALGER. — M. Lutaud, préfet d'Alger, qui paraît accueillir avec la même sérénité les violences des antisémites et les désagréables ardeurs du soleil de la plaine — est reparti de nouveau en tournée dans l'intérieur du département, complètement livré aux critiques. Le préfet, accompagné de son chef de cabinet ; de M. Gobel, conseiller général, et de M. Coustou, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a voulu se rendre compte par lui-même, sur tous les points de son itinéraire, des dégâts causés, des moyens de destruction employés, des précautions prises. Il a reçu partout le meilleur accueil des colons, qui se précipitent à sa rencontre.

La dernière étape de M. Lutaud était Souk-el-Khad, centre en plein rapport doublement menacé par l'invasion des sauterelles et les crues de l'Ouedissir. Arrivé hier matin, le préfet s'est rendu immédiatement sur les points inondés et, d'accord avec sa Commission, a pris les décisions utiles. Il a également visité les chantiers de destruction des criquets. En lui souhaitant la bienvenue, l'adjoint spécial du centre a plaidé la cause des malheureux indigènes réquisitionnés par l'administration et qui, arrachés à leur travail quotidien, n'ont encore reçu aucune indemnité pour leurs journées perdues. Le préfet a assuré de son bienveillant intérêt pour les indigènes et les colons, puis il a encouragé ces derniers à persévérer dans l'esprit de solidarité que nous devrions jamais faire défaut en aucune circonstance. Son discours a été accueilli par les cris de : « Vive le préfet d'Alger ! »

Les habitants de Souk-el-Khad n'ont pas voulu laisser repartir M. Lutaud sans lui offrir un apéritif de sympathie et d'honneur.

## AJACCIO. — Hier, à onze heures, le

docteur Emily, de la mission Marchand, a déjeuné chez le commandant de la marine. A trois heures de l'après-midi, un lunch lui a été offert par les élèves du collège, en présence du vice-recteur, du préfet, du maire et des professeurs.

A sept heures du soir, un banquet lui a été offert par les délégués de Sainte-Marie, sous la présidence du directeur de la Santé.

A neuf heures, un vin d'honneur a eu lieu au théâtre. Plusieurs toasts ont été portés et acclamés.

## Argus.

De Cabourg : Tableau de la troupe de comédie du Casino de Cabourg : MM. Ed. Batreau, Georges Coquet, Monod, Demanne, André Royer, André Grasse, Lohay, Victor Henry, Kerny, Georges Barbier et Mmes Berthel, Legrand, Blanche Marcel, Marguerite Pouget, Ravelli







